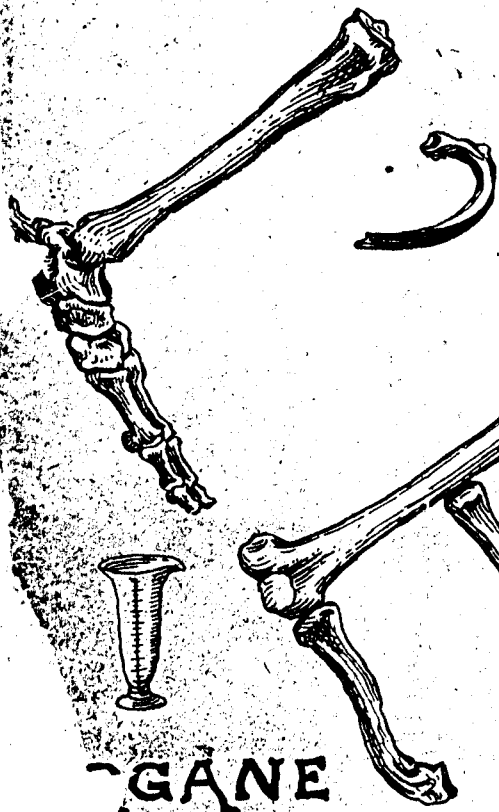


SCIENCE,
THÉÂTRE, LITTÉRATURE,
MONDANITÉ.

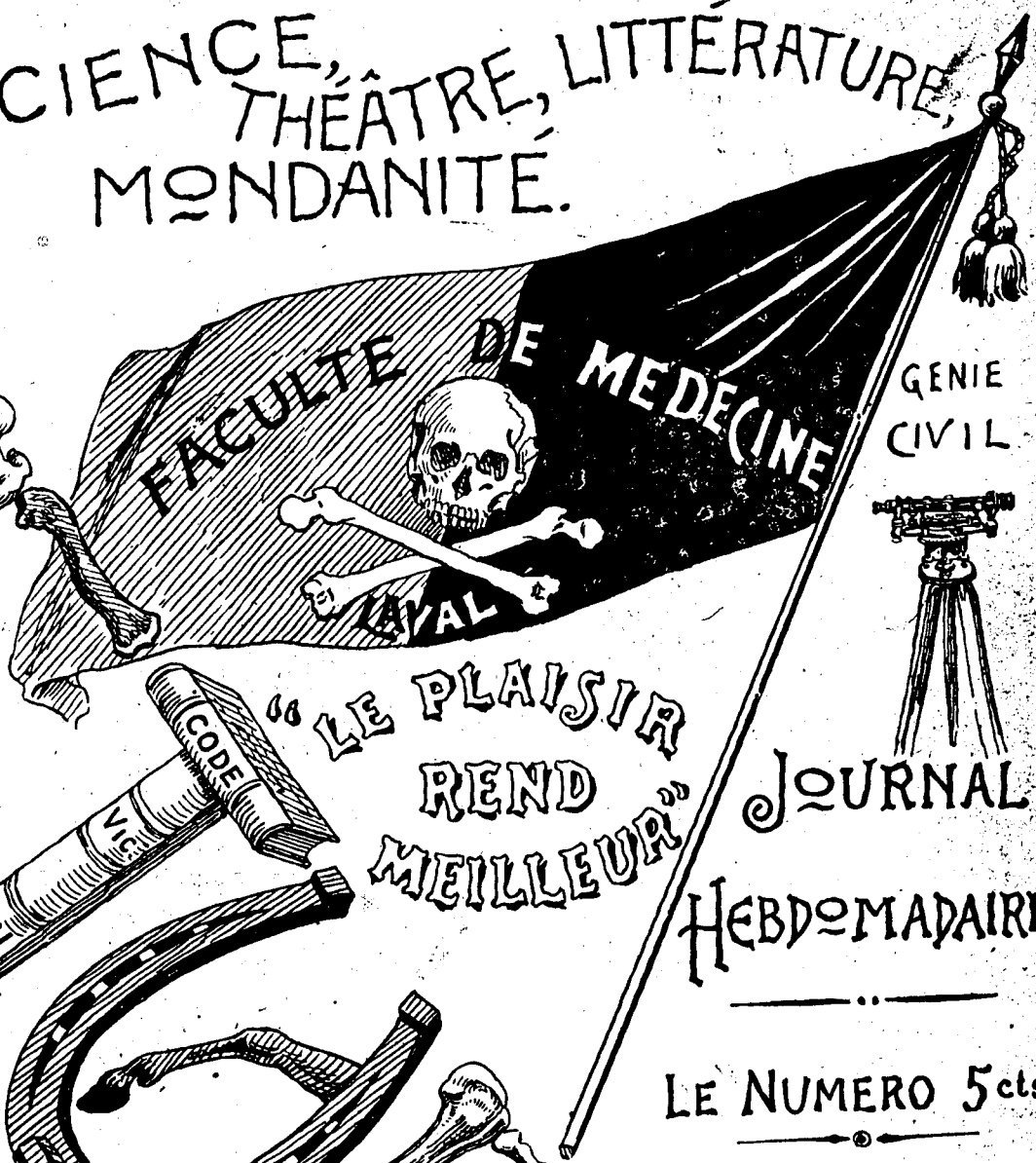


GANNE

UNIVERSITAIRE

DES FACULTES DE

L'UNIVERSITÉ DE
L'AVALE

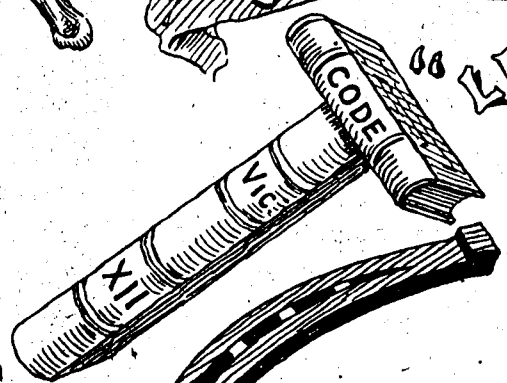


GENIE
CIVIL

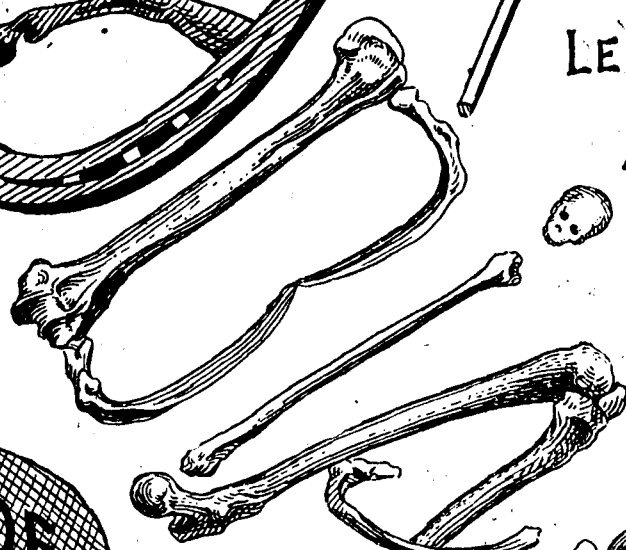
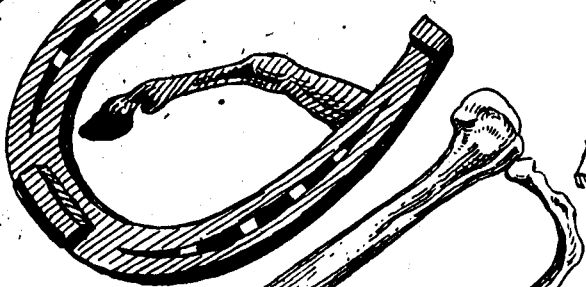
JOURNAL
HEBDOMADAIRE

LE NUMERO 5 cts

ABONNEMENT
UN AN. \$ 2,00
6 MOIS: 1, 25
L'ETRANGER,
1 AN: 2,50
6 MOIS: 1,75

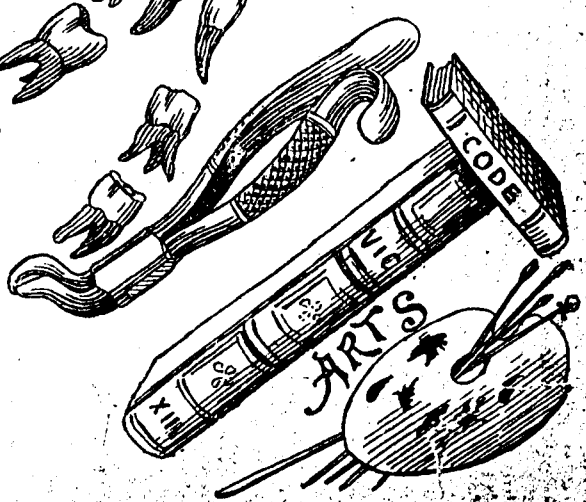


"LE PLAISIR
REND
MEILLEUR"



PHARMACIE

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE
INTERNATIONALE
17 GOSFORD, MONTREAL, QUE.



L'ETUDIANT

ORGANE UNIVERSITAIRE.

MATTE & McCAFFREY,
Propriétaires et Editeurs.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 20 NOVEMBRE, 1897.

No. 3

UN MOT

L'ETUDIANT vient de naître. Il a soif de vie et il grandira bien qu'il soit *canadien français*. Il prend fidèlement sa place aux côtés de ses confrères grands et petits. Il représente une idée, un droit, un but et il l'atteindra loyalement, avec franchise et sans courbettes (si toutefois Dieu et le public lui prêtent vie).

Avant tout l'*Etudiant* représentera les idées, les sentiments et les aspirations de la jeunesse étudiante de Montréal et de Québec.

Notre tactique sera d'aller droit au but : nous serons justes mais nous serons fermes. Nous aimons à dire ici au Signor Hel... et consorts que si L'*Etudiant* pêche il saura se frapper la poitrine d'un *sic* *mea culpa* ac'est ainsi Signor que nous de la jeunesse française et catholique, nous l'entendons. Certains journaux publient les portraits de tous nos archevêques, de tous nos évêques et de nos prêtres et curés sans oublier une seule petite soeur— Eh bien ma foi... ça, ça sent le rat à cent milles, et les oreilles de l'âne percent de la dessous. Petites gens que celles-là car si demain il fallait publier le portrait de tous les diables, ça y serait... pourvu que... vous le savez bien, cher lecteur.

D'un autre côté nous ne courberons pas l'échine quand nous serons appuyés sur un droit, ou que nous serons forts de l'accomplissement de nos devoirs, et que nos aspirations prendront vie aux sources les plus généreuses de nos coeurs de vingt ans. Bien loin de plier alors, notre courage se dressera de toute la force de notre jeunesse, nous ne craindrons pas de rompre en visière, chaque coup sera porté d'estoc et de taille, et contre vos ennemis, qu'ils soient chinois nègres ou juifs nous exercerons toute l'énergie que Dieu met dans des canadiens français que l'amour de la patrie et de la liberté rendent fous comme Chenier, et énergiques comme Cartier.

A l'avenir, L'*Etudiant* sera mieux imprimé, plus soigné sous tous les rapports et donnera, nous en sommes certains, plus de satisfaction à ceux qui nous encouragent.

Nous avons découvert, un peu tard il est vrai, qu'un de nos typographes poussé par je ne sais quel, délibérément et avec malice prenait plaisir à déranger les épreuves de l'*Etudiant*, afin d'insérer dans nos lignes toutes les erreurs toutes les fautes de français possibles. Nous avons donné à ce

Monsieur, son billet de retour et nous espérons que ça ira mieux.

Nos amis *des deux sexes* qui ont des communications destinées à l'*Etudiant* doivent envoyer leurs manuscrits avant mercredi-midi, au No 17 Rue Gosford.

Nous exigeons que tout manuscrit porte un nom responsable qui nous soit connu.

Nous prions nos confrères entre autre "LE SOLEIL" de Québec de bien vouloir ne pas nous reproduire hormis de signaler au moins que, par exemple "Question du jour" de A. N. Montpetit publiée dans l'*Etudiant* et reproduit sous le titre de Chapeau et Langelier par le Soleil soit une primeur de L'ETUDIANT.

E...

A NOS CLIENTS

M. L. G. O'Meara est autorisé par nous de solliciter des annonces pour le journal l'*Etudiant* et aussi des commandes pour l'Imprimerie Internationale.

Personne autre que les propriétaires du journal n'ont droit de collecter d'argent pour tout ce qui regarde le journal et l'imprimerie.

LA RÉDACTION.

Trofud prend ses repas dans une pension "Hig Tone" dans l'est.

Mais un bon jour il a volé la cruche de vin de la maîtresse de céans. Le soir, au repas le dialogue suivant s'engage.

Trofud—Mais, Madame où est ce bon vin, vous devez nous traiter ce soir.

Mettez donc votre cruche de vin sur la table.

Madame— C'est tout fait, le vin a changé de cruche et vous devez savoir que cette cruche est à table.

BANG

Notions Elementaires

D'HYGIENE PRATIQUE

PREMIERE PARTIE.

10. POISON DE L'AIR RESPIRE.— Le philosophe qu'a écrit "*L'haleine de l'homme est mortelle à l'homme*" a exprimé une vérité. L'air expiré contient, en dehors de l'acide carbonique, un véritable poison. M. Brown Séquard a eu l'idée de recueillir, au sortir de la bouche de personne bien portante, la vapeur d'eau que nous exhalons pendant l'expiration, et de l'injecter sous la peau de quelque animal. Une très petite quantité a suffi pour amener un ralentissement de la respiration de l'animal un abaissement de la température du corps et une faiblesse très grande. Une dose plus forte eut certainement été mortelle. L'expérience suivante démontre ce fait. Lorsqu'on introduit un oiseau sous une cloche où on renouvelle incessamment l'oxygène et où l'acide carbonique est absorbé par de l'eau de chaux à mesure que le gaz se produit, l'animal n'en meurt pas moins, parce que le poison que son haleine rejette finit par empoisonner l'air de la cloche.

Pendant les guerres du premier Empire, de nombreux cas de morts se produisirent chez des prisonniers anglais ou autrichiens enfermés dans des prisons trop étroites. Ces accidents étaient dus à la fois à l'asphyxie, c'est-à-dire à l'arrêt de la respiration par suite de l'insuffisance d'oxygène, et à un empoisonnement par la matière contenue dans l'air expiré.

Quel est ce poison ? C'est une PROMAINE, c'est-à-dire une substance analogue à celle qu'on trouve dans les cadavres et dans les matières putrifiées. Ce fait nous explique l'altération rapide que subissent le lait et les viandes dans les pièces où vivent un grand nombre de personnes.

11. MANIÈRE DE RESPIRER.— Comment doit-on respirer ? Par la bouche répondront sans réflexions beaucoup de gens, et ils commettront là une erreur. La bouche sert à parler et à nous alimenter; ce n'est que très accessoirement qu'elle peut-être utilisée pour la respiration. Elle n'est pas en effet disposée pour remplir cette fonction, Ce rôle appartient au nez.

12. LE NEZ. Les narines et les fosse nasales, qui leur font suite, forment des canaux étroits et tortueux, où l'air s'échauffe et se charge de vapeur d'eau, grâce à l'humidité et à la chaleur de ces cavités, qui sont tapissées de petits vaisseaux sanguins. Les parois sont couvertes de poils qui arrêtent au passage les poussières visibles ou invisibles que contient l'atmosphère.

Les poils de nos narines en empêchant, en partie tout au moins, ces poussières de pénétrer jusque dans nos poumons accomplissent donc une besogne très utile. Les sécrétions du nez les rejettent, ensuite on se mouche.

13. DANGERS DE LA RESPIRATION PAR LA BOUCHE.— Chacun sait que la respiration par la bouche, dans un endroit où l'air est à la fois sec et froid, amène de la toux. Cet air par-

venue ainsi directement dans la poitrine irrite nos bronches.

Les personnes qui dorment la bouche ouverte se réveillent avec la gorge sèche et la langue mauvaise.

Par les temps de brouillard, l'air froid et humide, en pénétrant trop rapidement dans les bronches et dans les poumons amène des rhumes, des laryngites "altération de la voix" des bronchites et des fluxions de poitrine. Les maux de gorge ou angines n'ont souvent pas d'autre cause.

Respirez donc toujours par le nez, et, pendant les temps de brouillard, évitez même de parler au dehors, l'air entrant forcément ainsi par la bouche.

Les narines préparent l'air à passer dans les voies respiratoires : elles en sont, pour ainsi dire, l'antichambre et leur servent, en hiver de calorifère.

III. — POUSSIÈRES DE L'AIR. — LES MICROBES.

14. COMPOSITION DES POUSSIÈRES DE L'AIR.— Les poussières de l'air sont formées de sable, de charbon, de fragments de coton et de toile, de plantes, d'insectes, de débris de fumier de débris de peau, etc. On y trouve, en outre plus de 200 espèces de champignons, dont quelques-uns sont l'origine de graves maladies de la peau et notamment du cuir chevelu, les teignes. Enfin on y constate la présence de nombreux microbes, qui peuvent :

EMPECHER LA CICATRISATION DES PLAIES, d'où la nécessité de mettre celles-ci à l'abri de l'air ; produire des maladies contagieuses, comme le choléra, la phthisie, la variole, la scarlatine, la rougeole, l'angine couenneuse, le croup

MODE DE VIE, FORME, MULTIPLICATION DES MICROBES

Les microbes, appelés aussi ferments, bactéries et bacilles, vivent dans l'eau, dans les matières organiques, pain, viande, lait, vin, où ils peuvent produire des transformations diverses (fermentation, putréfaction). Ils vivent aussi dans le corps des êtres vivants.

Les microbes ont la forme de petites masses rondes, ou cylindriques en bâtonnets ou en tire bouchons, toujours extrêmement petits (moins d'un millième de millimètre). Tantôt ils restent immobiles, tantôt ils se meuvent avec une extrême vitesse. Lorsque les conditions du milieu sont favorables, les microbes se segmentent très rapidement. Ils peuvent alors rester réunis, ou, au contraire, se séparer en autant d'êtres distincts. Cinquante bactéries conservées dans de l'eau de la Vanne en avaient formé plus de 600,000 en 8 jours.

Les microbes donnent naissance à des sortes d'œufs, les spores, dont la vitalité est en général beaucoup plus grande que celle des bacilles eux-mêmes. Tandis que ces derniers sont tués par une température de 60 à 80 degrés, les spores ne meurent qu'à 100 ou 120 degrés dans un milieu humide.

Il y a lieu de remarquer qu'un certain nombre de microbes seulement sont nuisibles, les autres étant inoffensifs ou même utiles, comme ceux employés pour faire le vinaigre, l'alcool. En faisant disparaître tout ce qui a cessé de vivre (cadavres, débris végétaux et animaux), ils protègent les vivants contre la mort : Un sol privé de microbes devient impropre à la culture.

(A suivre.)

CONDOLEANCES

A une assemblée générale des Etudiants en Médecine, tenue à l'Université Laval, à Montréal le 15 Novembre 1897, les résolutions suivantes de condoléances ont été adoptées.

1. Proposé par M. H. St Aubin, secondé par MM. H. Barrette et J. A. Beaudry que les E. E. M. ont appris avec une vive douleur la mort de Madame J. Rondeau, la sœur bien aimée de leur digne et éminent président, M. Alf. Poirier.

2. Proposé par MM. C. Lemieux et Ed. Plamondon, secondé par L. Geoffrion que copies des présentes résolutions soient envoyées aux journaux et à la famille éplorée.

J. W. BONNIER, Secrétaire.

P. S. Les membres du conseil des E. E. M. se sont réunis et ont voté des fonds pour envoyer deux élèves représenter la faculté aux funérailles de Madame Rondeau, qui ont eu lieu mardi matin, à St Gabriel de Brandon. Les deux délégués sont MM. H. St. Aubin et X. Lemieux tous deux confrères de M. Alf. Poirier.

Sur la mort de Lizzie

Je crois avoir entendu l'écho de ses glas, lorsqu'ils ont tinté là-bas, au fond de l'horizon noir, il y a huit jours, dans un soir d'automne... presque en même temps, je me rappelai son sourire...

Je me souvins de ses regards...

Je vois sa jeune beauté, rire dans ses vingt ans comme une fleur au soleil, sa beauté déjà dans un cercueil de bois noir, plein de l'ombre de son âme...

O ma blanche ensevelie ! les couronnes de lys sont encore moins vivantes que ton front... les roses moins roses que tes lèvres closes par la mort...

Comme elle a dit de douces prières avant que le silence du néant l'ait envahie, ta bouche !

Comme ils ont prodigués de doux encouragements, tes yeux avant que le trépas les ait couverts de ses deux ailes noires !...

Dans combien de coeurs amis, Lizzie, ta seule voix a gravé de souvenirs ?...

Oh ! si à force de se souvenir on pouvait rappeler à la vie une aimée que le Temps dérobe à notre affection ici-bas !... Si la terre pouvait monter entièrement au ciel.....

Mais, le retour à l'exil n'est jamais le souhait de celui qui fut exilé...

Ton âme, ô Lizzie, a eu peur de l'automne ; elle s'est envolée au ciel...

Elle ne reviendra pas au printemps prochain, hélas !

S'il y avait une saison qui nous ramènerait les âmes que le Bon Dieu nous prend malgré nous.

O quel rêve à faire, Lizzie, près de ton cercueil !... Et quelle douleur de rêver ainsi près de la mort cruelle, la mort terrible, l'impassible mort, l'inéluctable faucheuse, la mort toujours la même, et qui se plaît à marcher avec nous dans la vie...

O éternité, moissonneuse d'âmes, tu es ce rêve !

L'automne est venu.

Il lui fallait des fleurs à faner... des coeurs à meurtrir en faisant mourir les fleurs...

Il a meurtri le mien de regrets ! et combien encore d'autres ?

Lizzie, ô fleur que l'automne a fanée !

Il nous reste, cependant, ô fleur de jeunesse, tes parfums ; l'amour et le souvenir de ta vertueuse beauté morte...

Si tu nous venais dire, pourtant ; Lizzie, que tu revien-dras ?...

UN AMI.

Le Journaliste

Mercredi soir à l'Université Laval, monsieur l'abbé Collin, supérieur des Sulpiciens, commençait la série de nos conférences universitaires en donnant une brillante étude du journalisme.

Le savant conférencier développa avec toute l'érudition et l'éloquence qu'on lui connaît, les grands effets sociaux du rôle civilisateur du journal dans le monde au triple point de vue du rapprochement des nations, du relèvement des moeurs et du bien être matériel.

Pour nous, jeunes étudiants, dont la vaillance et la générosité ne l'ont jamais cédé à la gâcheté et à l'indépendance proverbiale de notre caractère, nous n'oublions pas que nous avons entre les mains cette arme civilisatrice qui forme l'opinion et qui s'appelle la presse. Quand nous aurons réuni dans les plis d'un même drapeau toutes les nobles inspirations de cette vivifiante jeunesse, il sera une puissance que le public de Montréal saluera avec orgueil et qui fera l'honneur de notre Université.

Le temps est venu où le pouvoir du journal forme l'opinion chez la nation. Nous serons heureux de travailler de concert avec la presse canadienne-française au grand but que se propose notre race : semer l'idée française sur ce sol d'Amérique.

Dans les temps reculés de notre histoire nous avons notre idéal : l'affermissement de la Nouvelle France par la gloire des combats.

Dans ce siècle, nous avons obtenu la revendication de nos libertés politiques par des luttes parlementaires.

L'avenir qui s'ouvre devant nous apportera son idéal, nous en sommes certains. Cette fois, l'arme pour le défendre ne sera ni l'épée de nos preux chevaliers des temps héroïques, ni la chaleur et l'éloquence des débats parlementaires, mais les deux ensemble, c'est-à-dire la presse.

Cercle Littéraire De Ville-Marie.

Les élections annuelles de ce cercle ont eu lieu la semaine dernière. Cette année le choix du président devait être fait parmi les membres de la section de Médecine. M. Jean Des-carie, étudiant en médecine, eut l'honneur d'être l'heureux élu. Les autres membres du bureau d'administration sont : le Vice-président M. L. J. S. Morin, avocat ; 2e Vice-président M. J. B. Lagacé, artiste ; Secrétaire-archiviste, M. Narcisse Boivin, étudiant en médecine ; Secrétaire correspondant, M. J. A. Fauteux, étudiant en droit ; Bibliothécaire, M. J. St Cyr, étudiant en droit ; Trésorier, M. L. J. Bélieu, libraire.

CORRESPONDANCE

LE BANQUET DES MARCHANDS

M. LE RÉDACTEUR DE L' "ETUDIANT".

Puisque je suis *commis voyageur* et que vous êtes *étudiant* donnons-nous la main. " Je me permets cette familiarité parce que vis-à-vis de bon nombre de *beaux yeux*, et même de "*boutons jaunes*" (juste qualificatif) nous nous valons sous plus d'un rapport.

Mon but est de vous féliciter du succès de votre journal et aussi de vous dire que bientôt c'est-à-dire vendredi prochain, 26 novembre aura lieu au Monument National un gentil banquet aux huitres, donné par la Société des Marchands, détailliers de Nouveauté de Montréal. Nous les *commis-voyageurs*, nous nous proposons d'y assister en aussi grand nombre que possible. Il est entendu que chacun apportera son arme pour la *chasse* aux huitres. Chacun des marchands devra laisser son "spleen" dans son tiroir de "cash" et s'armer de la plus grande dose de gaieté possible. Qu'il soit entendu que le "spleen" sera rayé du programme ce soir-là et que la pensée des "*bargains*" du lendemain ne sera pas plus admise.

Si les marchands se réunissent plus souvent ça prouverait un effet moral et pratique très efficace et au point de vue des affaires et au point de vue des relations plus amicales Unissez-vous M.M. les marchands, vous aurez plus de forces, l'égalité se rétablira et vous serez en cela aussi utiles à la société et à la patrie que bien de nos hommes politiques qui sont grands parleurs, mais petits faiseurs. Merci M. le Rédacteur et au revoir, à vendredi soir où nous goûterons ensemble quelques bonnes huitres et s'entretenant de propos joyeux.

Bien à vous,

ARTHUR BL.

A. O. U. W.
LODGE COLUMBUS

-No 26-

La société de bienfaisance de l'Ancien Ordre des Travailleurs Unis est certainement une de nos organisations humanitaires les plus en vue que nous ayons au pays. Sa fondation date d'au delà de vingt-huit ans. Plus de 400,000 membres en font actuellement partie. Tous sont satisfaits à tous les points de vue. Pour prouver la force établie et reconnue de son capital et son organisation solide et honnête, qu'il nous suffise de constater que depuis nombre d'années elle paye à ses membres la somme de 00.23 à la seconde.

Jugez d'ici du montant et de l'administration de son capital.

L' A. O. U. W. compte des membres un peu partout, tant en Europe, en Angleterre, par exemple où elle prospère beaucoup, qu'aux Etats-Unis et au Canada où elle est en pleine vigueur. Montréal seul, compte plus de dix-huit loges, dont les membres se recrutent, tout particulièrement chez nos classes d'hommes d'affaires et d'hommes de profession. Grâce à la popularité de l' A. O. U. W., une nouvelle loge vient de se

former. Ses nouveaux adeptes ont pris pour patron, Christophe Colomb, et nous les en félicitons : Cette loge sera connue comme la "Loge Columbus" no 28.

Ses membres n'oublieront jamais le travail et l'activité que leur bien-aimé frère Richard Wynn a déployé pour former cette nouvelle pépinière de bons citoyens qui savent après les heures sérieuses se déridier le front et s'amuser comme de bons patriotes. Le frère R. Wynn dont le mérite et la sympathie, le font rechercher de tous, recevra avant longtemps la digne récompense de son travail persévérant.

Bientôt au mois de décembre auront lieu les élections des officiers de la loge Columbus. Il est à peu près décidé qu'un jeune et habile ingénieur mécanicien, bien connu, et ex représentant des mécaniciens de la Cour Maisonneuve, sera élu à l'unanimité, secrétaire de la loge. Cet ami est connu de tous et les mécaniciens lui ont confié de nouveau cette année un poste de confiance et d'honneur, puisqu'il part demain pour St Albans, Vt., comme leur délégué. La popularité et la gentillesse du futur secrétaire est connu de tous, et qu'il refuse ou non il sera élevé à ce poste et ça ne sera que justice si l'on reconnaît que le travail, l'expérience et le mérite doivent être récompensés. Cet ami, son nom vous monte du cœur aux lèvres n'est-ce pas, chère lectrice, ou joyeux lecteur, c'est... le gentilhomme, qui a nom André Lefalvre : le nommer c'est tout dire.

La Cour "Columbus" ne veut pas tirer en arrière parait-il.

Aussi, si vous me permettez de vous taire, je m'en vais vous dire un gros secret ; — pas un mot au capitaine Lefebvre, ni à M. Lynch, ni à mon ami André Lefalvre. Vous me le promettez bien... c'est entendu. Eh! bien il paraîtrait que tous les membres de la loge "Columbus" veulent nous faire la surprise d'un magnifique banquet où le "Social" le plus select se donnera la main avec les plus joyeux confrères de l' A. O. U. W. Il y aura de jolies demoiselles, de galants Roméo, de la bonne musique, des discours nombreux intelligents, courts et vrais — et nous sommes certains d'avance que le capitaine Lefebvre, et son joyeux cercle ne seront pas absents ; en outre espérons que notre ami M. Lynch sera ni *the last* ni *the least*. Ne dites pas un mot de cela et enrégistrons d'avance un succès aussi complet que celui de l' A. O. U. W. a obtenu cette été à la fête champêtre qu'elle donnait à St Hyacinthe. "They are all jolly good fellows :

(communiqué)

E.O.L.

HOMMAGE DE L'ETUDIANT

AU

DR. J. P. ROTTOT

Honneur au mérite.

Passant,... découvrez-vous et halte-là ! Celui qui passe est un homme juste, un homme de mérite et un homme d'honneur : c'est le docteur John Philippe Rottot.

Le travail a toujours été la règle de sa vie, et le travail chez lui semble rajeunir. Chez nous la soif de "la popularité" est toujours à la période aigue ; c'est plus qu'une maladie, c'est une passion qu'on ne peut brider, c'est presque une manie. La majorité des canadiens-français se livrent aux études sérieuses et se choisissent une profession que pour deux raisons généralement. La plupart croient ces rêves de gloire mais redoutant le travail, les fatigues et les études, ils se

persuadent vite que le mérite est incompatible avec la gloire. Ils sont d'une nonchalance que notre climat augmente.

Ils sont là, immobiles, paralysés par une ambition sourde, un froid sourire fait frissonner leurs lèvres, leur âme est brûlante et leurs yeux jettent des flammes — et souvent la jalousie les fait beaux, subtils aimables, séduisants même ; mais ils n'ont qu'une idée, qu'un regard et ce regard est fixé sur le sommet du Capitole. Ils oublient qu'il y a des degrés pour arriver là, que des obstacles se dressent sous les pas, qu'il ne suffit pas de désirer pour posséder, que d'autres plus habiles, plus méritants, mieux équipés, plus forts et plus grands, ont succombé en route. Pour cela ils se feront populaires et ils font qu'ils soient populaires par tous les moyens.

Une fois qu'ils ont atteint leur but, leur arrogance reprend souvent le dessus, ils réfléchissent alors un moment sur les bassesses qu'ils ont commises pour arriver là, ils sont étonnés de voir qu'ils sont descendus si bas et qu'ils sont si petits : et comme autrefois d'Arcey McGee ils s'écrient :

"La popularité c'est une blague, et le peuple c'est un âne ! Aujourd'hui c'est du pied que je repousse cet âne afin qu'il aille en quérir un autre qui m'aidera à déguster les supplices de ma gloire."

Il y a une autre catégorie de citoyens qui sont et l'honneur et la force de notre patrie. Ceux-là sont français par le sang, par le souvenir, par l'intelligence et le patriotisme : mais j'ajouterais qu'ils le sont plus par le travail, par l'amour de la science, par l'honneur et par l'humilité d'un mérite réel d'un mérite lent à éclore, mais qui une fois connu, restera éternel comme la justice, beau comme la science et stable comme la vérité.

Lecteur, c'est à cette classe qu'appartient cet homme juste, cet homme de mérite, cet homme d'honneur, le docteur Rottot.

Comme Sir Wilfrid Laurier, il vient du comté de l'Assomption et aussi comme le Premier Ministre il possède cette dignité qui inspire le respect et qui exprime la science. M. Laurier est un loquace à la langue d'argent et il peut être aussi *liberal* en paroles qu'en principe ; mais le docteur Rottot au moins est certainement un sage orateur *conservateur* de sa langue — et sa langue doit être d'or... car pour qui le connaît il n'est certes pas loquace.

Le docteur Rottot est patriote et par la science de la médecine qu'il possède à fonds, et par une longue vie de dévouement à ceux qui souffrent et que la maladie déchire. — il a à son actif cinquante années vécues au chevet des pauvres de santé, des déshérités de la vie, de ceux qui traînent dans la boue de ce monde une âme souvent grande, un cœur souvent noble dans un corps faible et qui parfois offre plutôt l'aspect d'une plaie qui grouille et s'efforce de mourir qu'un corps organisé d'un être humain, fait pour vivre.

Grand, fortement constitué, d'une santé robuste, grave, rangé, le doyen des médecins de Laval sait donner son cours de [clinique] à la satisfaction de tous, et les étudiants les plus indifférents écoutent de tout oreilles et de tout cœur ce que le professeur explique ; et les cours les plus courts, sont ceux du professeur Rottot. C'est le type le plus accompli du médecin en même temps que le professeur idéal.

Le président des gouverneurs de l'Université Laval est le petit fils de Pierre Rottot un de nos héros canadiens-français mort les armes à la main, à St-Régis, en défendant notre patrie, pendant la fameuse guerre de 1812. Le père du docteur habitait l'Assomption où John Philippe est né le 3 juillet 1824.

Sa mère une femme de toute beauté était mademoiselle Shortz, une allemande. En 1842 le Dr Rottot était nommé capitaine de milice du 10ème bataillon de Montréal. J'ai tué plus

de compatriotes comme médecin que d'ennemis comme soldats nous "disait-il" l'autre jour ?

Le 16 novembre 1874, le capitaine Rollot obtenait sa licence de médecin. Le 28 mai 1849 le capitaine Rottot épousait mademoiselle Sarah O'Leary, qui était la sœur de notre éminent spécialiste le Dr P. O'Leary. Mme Rottot était une femme de grand mérite : elle était aussi bon écrivain qu'elle excellait dans l'art de la musique. Et plusieurs se souviennent encore des harmonies qu'elle savait tirer de sa guitare qu'elle maîtrisait absolument.

Au mois de mars 1856 les citoyens de Montréal élisent le capitaine Rottot échevin de Montréal par une énorme majorité. Il est le père de dix enfants dont trois vivent encore. Ce sont Eugénie Rottot, épouse de M. Edmond Brais ancien caissier de la Banque Jacques-Cartier et actuellement comptable de la Corporation de Montréal : le Rév père Rottot, de la compagnie de Jésus, professeur de grands talents gradué du Collège de Théologie de Rome, de Paris etc, etc., et actuellement maître de Théologie. Arthur Rottot le plus jeune est richement établi à Edmonton au Nord Ouest. L'ex échevin Rottot fut gradué en 1847 au Collège Victoria de Cobourg, Canada. Il perdit sa première épouse le 22 mai 1875. Il a été nommé président des gouverneurs de l'école de médecine de Montréal en 1879 le 15 octobre. Peu après cette nomination il a épousé en secondes noces la veuve du notaire Napoléon Mignault, de son vivant registrateur du Comté de Chambly. Madame Rottot est née Aglaé Benoit. La flatterie n'est pas notre fort, mais disons que le docteur a bon goût. Le docteur Rottot est actuellement doyen de l'Université Laval.

Notre doyen est un de ceux que la gloire ne peut griser ; le voile de l'humilité cache ses mérites mais le peuple du faubourg de Québec se souviendra longtemps du Dr Rottot. Notre doyen a une affection toute particulière pour son "bon vieux faubourg de Québec".

A l'occasion de vos cinquante années de pratique docteur l'Etudiant est fier de vous présenter ses souhaits de bonheur et de longue vie.

Honneur au Mérite,

LA REDACTION.

TAM TAM

Le Dr Garneau, le dentiste bien connu demeure toujours au No 541, rue St Denis. Ses salons, ses laboratoires et ses instruments sont du dernier goût. En outre il invite tous les Etudiants à lui rendre visite. Il ne charge rien aux *Carabins*, que le prix des remèdes etc. Faites comme nous, allez le voir et vous serez enchantés de l'habileté et de l'ouvrage de l'artiste que l'on nomme le docteur Garneau.

Hier soir magnifique soirée chez Mme Lafortune, 149 St Denis. Plus d'une centaine d'amis de mademoiselle Hélène s'étaient rendus pour lui présenter une superbe table à l'occasion de l'universaire de sa naissance. De jolis discours de circonstances furent prononcés par MM. Aldéric Robillard et U. A. Rivest avocats. Remarquons que Mme Albert Jetté touche le piano en artiste et que M. Félix Vaillancourt est un violoniste de renom.

Ah! Ah! Ayotte.

L'autre soir Vezo et Zarzais deux première année se rendent chez Ayotte, restaurateur de la rue Ste Catherine qui est notre "Momus." Ils étaient.

Nus
Comme des princes
Qui ne sont pas venus,

Nus
De leurs provinces:

Vezo (qui s'épelle avec un O accentué) dit galement à Zarzais:

"Mon cher buvons un verre à la santé de cette *épatrouillantissime*. Sicédyl l'Harithète.

Zarzais enlève à l'instant son gant, (chez lui c'est un signe infailible d'un consentement à pleines voiles,) et d'un ton rottotteen avec un geste à la "*Laure y est*" dans mon cœur... il donne son ordre à not' cousin Ayotte.

Zarzais Rhum, s. v. p.

Ayotte—Rhum et eau.

Vezo souriant. (Avec un o' accentué) Oui, Roméo.

Zarzais (pas fort en géographie) Rome est haut! Quelle hauteur?

Ayotte.—Felon tous les auteurs:

Rome est eau, et terre (ether) buvez et taire... vos propos Vezo (avec un o' accentué), chantant,

Peu m'importe si le "Rhum est haut" je bois à la santé de cette chère et patrouillantissime Si cédyl l'Harithète.

Zarzais (pas fort en géographie) Puisque j'ai le *Quelongue Dick* dans ma poche, un autre grog Ayotte car chez nous "l'or y est" et ce soir je crierai "Vive Laurier" en fourrant ma tête dans l'oreiller.

A ce moment un bruit se fait entendre, au dehors... Qu'est-ce? Je vous le donne en cent...

Dieu punit les grands crimes, aussi Ayotte, Vezo et Zarzais étaient-ils de grands criminels. A l'instar des héros de Muger, c'étaient des *lépreux*.

C'était la "patrouille," oui l'infâme "patrouille" qui dans l'horreur d'un soir de lumières électriques disparaissait sur la rue Ste Catherine emportant cette *épatrouillantissime* Si cédyl l'Harithètes. Le lendemain Ayotte reçut de la prison de Montréal cette note *épatrouillantissime*.

Mon cher M. Ayotte.

L'amour a perdu Troy. Le Rhum fait perdre la tête mais le vin de St Emelie nous ouvre la porte au *Quelongue-Dick*.

Dites donc mon cher Ayotte à Vezo et à Zarzais qu'avec un flacon de Vin de St Emelie ils vont emplir nos cruches aux ornements jaunes et je sortirai de mes prisons — Vezo avec un O (accentué) et Zarzais pas fort en géographie emportèrent le dit flacon: résultat, mort subite de Sicédyl. Pour consoler Vezo avec un O accentué et (pas fort en géographie) tous les Etudiants boivent du vin Viger. Ils ne font plus de jeux de mots et leurs douces "Kocannes" ne meurent plus

AH! AH! AYOTTE.

ROME E. O.

X.

KID

SON PORTRAIT.

Vous pensez ne pas connaître KID? mais oui vous la connaissez. Si vous avez la vue bonne regardez en bas, bien bas tout autour de vous et vous verrez KID; Je vous passe à l'instant son portrait.

Petit corps, petite tête petit cœur, petit pied; Elle possède un gros chat qu'elle baise partout, une grosse voix, une grosse ambition... et puis elle noue des trammes. Sa taille et ses idées sont d'un bébé. - Elle doit coucher dans un berceau... car sous trois pas un enfant la mesure. On la dirait toujours assise et son plus grand est tout petit. Lorsqu'elle est assise sur un petit sofa elle produit l'effet d'un bébé, petit, laid et dont la figure ne dit rien qui vaille.

La première fois que vous la voyez vous êtes tenté de la prendre du bout de vos bras pour la porter à la bonne. Car vous ne savez pas de quel bout souffle son haleine chose certaine vous constatez pour longtemps qu'elle en a une haleine. Ses dents sont à l'avenant. Quand elle se met à table, ils lui mettent dessous un gros coussin.

Cette opération a pour effet plus de couper l'haleiné... que de rapprocher Kid du ciel. Il manque un Louis XV à ce siècle Kid ne serait pas loin... et vendrait le Canada ces quelques arpents de neige. Mais il n'y a plus de Louis XV ce siècle est fait tout de liberté et voilà Kid reste... Kid, quoi?

Jugement, esprit, intelligence, Kid possède tout ça, à un haut degré, seulement elle n'a pas ces choses-là à la bonne place... comme les autres, elle a ça pardessus la tête, du côté du ciel. Mais il y a loin du ciel à son pseudo-cerveau.

Quant à de la grandeur, elle n'en a pas plus dans l'âme que dans le corps, elle mesure un pied audessus de ses deux pieds, et c'est tout.

VIR.

ACROSTICHE

Au déclin de l'été, dans la saison des roses,
Gambader, folâtrer est un noble amusement;
Négliger des cités, les plaisirs un moment,
Enfin tromper l'ennui sous l'ombre doucement:
Sans doute c'est un charme après des jours moroses.

La gentille saison des oiseaux et des roses
A notre esprit chuchotte une foule de choses:
Un langage secret se fait entendre au cœur,
Radieux on écoute et un bruit enchanteur
Enivre l'âme et puis chasse les jours moroses.

Belle, aimable, charmante, et pour tous un sourire
Exerçant sur les cœurs un empire puissant;
Ravissant par son chant, aimant le joyeux rire,
Toutefois sérieuse, et naturellement.
Honte à qui fermerait les yeux à ce bel ange
Et de ces qualités ne voit pas le mélange!

WING-WANG-WAH.

CHRONIQUE DE THEATRE CHEZ NOTRE AMIE LAETITIA GARIEPY.

Fanny Davenport est à l'Académie cette semaine. Il serait bannal pour nous d'entreprendre sa critique. Elle est à cet âge où la réputation est formée, vécue, et où les défauts deviennent à la fois de l'originalité. Si Fauny est connue on peut dire que "La Sainte et le Fou" sont encore à connaître. C'est le titre d'une oeuvre de mérite où la passion est fortement remuée : elle transporte jusqu'aux sphères les plus levées en même temps que les plus terribles. C'est la Religion incorporée dans la France et c'est la France toute entière, dans Jeanne d'Arc soutenue du Tout Puissant pour sauver la patrie française.

Comme Jeanne d'Arc Fanny Davenport est réelle ; elle est tout à son rôle ; elle sait se soutenir depuis le début jusqu'au dernier acte. On dirait que son âge ajoute à son talent et que l'expérience n'a pas encore réussi à la faire vieillir. C'est une vraie Pucelle d'Orléans. Ceux qui la soutiennent brillent au second rang : la troupe est très forte ; elle est en outre très nombreuse, plus de 45 acteurs en font partie. Les toilettes de Fanny sont éblouissantes d'art, de goût et de richesses. On dit que la troupe dépense près de \$500. par jour.

Les décors et les peintures représentent aussi fidèlement que possible les lieux qu'a habités Jeanne d'Arc avant, pendant et après sa mission patriotique. Ils sont l'oeuvre de M. D. Frank Dudge. Fanny aurait voulu changer le titre de la pièce pour celui de "un soldat de France" : elle en avait même manifesté le désir à Boston il y a quelques temps, mais l'auteur de la pièce ayant fortement protesté, l'oeuvre reste. "Le saint et le fou".

Le Grand Magasin D'occasion De La Rue

ST LAURENT.

A. I. RUBINOVICH,

Habillemets de toutes sortes.

Pour hommes, jeunes gens et enfants.

CHAPEAU et CASQUETTE De COLLEGES

VENDUS A PRIX REDUITS,

NO 695; Rue St Laurent 2eme porte de la Rue Napoléon

MONTREAL.

On fete l'artiste de L'Etudiant

Mardi dernier le 16 novembre est une date qui restera longtemps gravée dans le souvenir du cercle élégant et populaire de amis de mademoiselle Laetitia Gariépy. Disons, avec orgueil, que M. Raoul est l'artiste de l'Etudiant, et ce qui ne gâte rien, ce soir-là, il atteignit sa 17ième année.

A cette occasion il a reçu force félicitations et nombre de cadeaux de ses amies et de ses amis.

M. J. E. Desrochers a lu avec tact et chaleur, une adresse bien appropriée, qui représentait les bons souhaits, les sentiments de tous ceux qui venaient joyeusement fêter le héros à ses 17 ans, M. Raoul Gariépy. Mademoiselle Laetitia était ni plus ni moins que ravissante avec ses yeux bruns, le chic qui la distingue et, ce que nous nous permettons de remarquer, dans sa toilette d'un rouge de bon goût, dont la tournure et le style nous prouvent que Sir Wilfrid Laurier l'aurait tout à fait trouver de son goût. Sa bonne manière de recevoir a enchanté tous les invites et elle reçut une salve d'applaudissements lorsqu'elle presenta un magnifique bouquet à son frère.

M. R. Gariépy a répondu en termes choisis et tous s'en sont donné à coeur joie, jusqu'à une heure avancée. Il y eut chant, musique, déclamations, etc. Nous avons remarqué : Mesdemoiselles Chevalier, Laurin, Jetté, Allaire, Gariépy, Durocher, Deslauriers, et autres. Mentionnons aussi messieurs W. Skelly, E. E. M. Aumont, E. E. M. M. F. X. Demers, E. E. Morin, E. E. M. H. Charbonneau et autres.

En sommes nos félicitations à mademoiselle Laetitia et à M. Raoul Gariépy qui savent toujours recevoir avec générosité et distinction.

Donc longue vie à notre ami Raoul et n'oublions pas ni sa famille ni sa soeur aussi.

POESIE

BLONDINETTES

L'amour vous fit d'un long sourire
Comme Dieu, aux sentes des bois,
Fleurit, au souffle du zéphire,
Les boutons d'or dont on fait choix.

Vos yeux si doux sont des pervenches
Ravies aux plaines de l'azur,
Et vos cheveux d'où l'or s'épanche,
Sont du soleil les rayons purs.

Les pensers qu'à la nuit brève
Éveillent les mourants rayons,
Dans vos yeux où gîte le rêve
Flottent comme des papillons.

Votre bouche est comme la rose
Qui formerait un joli nid,
Et contiendrait non éclose
La couvée, espoir qu'on bénit.

Si la brune est l'éclair nocturne,
Vous, vous êtes l'éclat du jour ;
Mais à la splendeur taciturne
Je préfère l'aube au retour.

LUDGER MERCIER.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE INTERNATIONALE,

A le plaisir d'annoncer a ses nombreux amis et au public qu'elle vient de faire l'acquisition d'un matériel d'imprimerie complet et qu'elle peut faire toute sorte de travaux de ville (Job) depuis la plus petite carte de visite jusqu'au grand placard et affiche, et à des prix qui défont toute compétition.

Elle fait de plus.

Livres,

Frochures,

Factums,

Famphlets,

Journaux,

Circulaires,

BLANCS DE COURS ET AUTRES, Y COMPRIS TOUS LES BLANCS SPECIAUX DE LA NOU-
VELLE COUR DES MAGISTRATS.

ETC., ETC.

LA CIE. INTERNATIONALE,

Sollicite respectueusement le patronage de tous ceux qui veulent être servis
promptement et a des prix défont la concurrence. On voudra bien adresser toutes communications

17 GOSFORD, Montreal.

FORTIER & CIE,

— 221 Rue St Laurent

M archands de chaussures de premiere qualite. Specialite : belles chaussures pour homme.

Prix speciaux pour les Etudiants

Nos Chaussures De		
\$5.00	pour L'Etudiant.....\$4.25
4.50	" "3.90
4.00	" "3.20
3.50	" "3.00
3.00	" "2.65
2.75	" "2.45
2.50	" "2.15
2.00	" "1.70
1.50	" "1.25

Fortier & Cie.

221 Rue St Laurent



**PREPARED IN
PURE
VINEGAR**

**NEW BOTTLING
ONIONS
BY
M. NAR. CLAVET. MFG.**

**PREPARE AU
VINAIGRE PURE**

35 WELLINGTON ST., MONTREAL

A Propos D'examens

La médecine a fait tant de progrès depuis quelques années qu'il s'rait oiseux de vouloir même les signaler. Qu'il suffise de dire ici que nous sommes heureux de suivre pas à pas les expériences nouvelles, les récentes découvertes, la lutte enfin entre les vieilles doctrines, les erreurs du passé et les théories modernes toutes basées sur les conclusions des travaux de nos savants contemporains.

Nous répétons au laboratoire les expériences des maîtres et cherchons par la pratique à graver d'avantage dans notre mémoire les principes de la *théorie*. Mais ce qu'il ne faut pas oublier c'est que par le fait même de son inexpérience la main du disciple n'est pas aussi ferme que celle du maître, et qu'à mesure qu'elle se livrera d'avantage à ce genre unique de travail elle acquerra plus d'aplomb et plus d'habileté.

De même en est-il de toutes les matières qui rentrent dans le cadre du programme imposé par le Bureau Médical de la Province.

Il est vrai que nous faisons des études, que nous avons des laboratoires, que nous observons les malades aux hôpitaux ; nous nous initions graduellement aux secrets de la science, nous exerçons notre œil et notre jugement ; mais il ne s'ensuit pas de là, qu'après quatre années et un travail consciencieux et assidu, nous soyons en état de lutter avec MM. les *assesseurs* qui, au lieu de se borner à un interrogatoire raisonnable, voudraient tout simplement nous mettre des bâtons dans les roues.

Nous voulons suivre le progrès, nous voulons être à la hauteur de notre position, mais il ne serait pas juste d'exiger que les candidats au doctorat soient des spécialistes dans toutes les matières sur lesquelles ils se présentent.

Pourquoi pensons-nous qu'il pourrait en être ainsi ?

L'article de M. le Dr Beausoleil dans la "Clinique" du mois de novembre dernier, est là pour nous apprendre que le Bureau Médical assigne à chaque assesseur une matière sur laquelle il doit se préparer, à laquelle il doit s'attacher pendant tout le temps de son engagement, en un mot, une matière dont il fera sa spécialité en vue et au temps des examens.

Or, peut-on s'attendre qu'un candidat ait des connaissances aussi étendues, une expérience aussi mûre que celles de son examinateur ? Du moment que l'élève fait preuve de compétence suffisante, n'a-t-il pas le droit d'être admis à la pratique ? Si on supposait aux candidats un plus grand savoir, l'habileté consommée ma foi ! il faudrait prolonger le cours des études médicales et les vieux praticiens auraient raison de se protéger en rendant les examens plus sévères et plus difficiles.

Mais les réformes ne sont pas un mal. Loin de là. Nous applaudissons vivement à tout ce qui peut profiter à notre esprit et nous préparons au rude combat de l'avenir. Seulement il nous est bien permis de considérer les motifs de ces réformes.

M. le Dr Beausoleil nous dit candidement : Les assesseurs des années passées n'étaient pas à la hauteur de leur charge, négligeaient leurs devoirs et ne s'entendaient pas sur la méthode d'appliquer le nouveau règlement. Je laisse à ces Messieurs le soin de prendre leur part de responsabilités.

"Éliminez les frêles, les paresseux," s'écrie le zélé Dr Beausoleil. Bravo ! nous en sommes encore ! Nous travaillons, nous aussi, nous consacrons nos veilles, l'argent de nos parents y passe, — combien d'entre nous suivent les cours au prix des plus grands sacrifices ! — eh bien ! nous désirons qu'honneur soit rendu au mérite ; mais cependant, nous voulons avoir notre part dans les sentiments de justice que vous entretenez vis-à-vis tout le monde, sauf nous, cher Docteur.

Mais vous ajoutez plus loin : "Vous savez qu'il ne manque pas de médecins dans la province, pourquoi se hâter ?" Or, je vous le demande, pourquoi remplir douze pages de la "Clinique" pour en arriver là ? pourquoi tant de verbiage pour finir par cet aveu tardif : "Protégeons-nous nous sommes trop nombreux."

Nous ne craignons pas Monsieur, un examen juste et impartial mais nous protestons contre cette manière de raisonner et de baser toute l'argumentation de votre article sur le fait brut que vous êtes trop nombreux.

FINALES.

Les enfants Prodiges

(A MME J. A. O. jr.)

Les fleurs, l'ornement de la vie, vivent peu longtemps. Du moment qu'elles s'ouvrent radieuses au soleil qui les fait éclore jusqu'à l'instant de leur dernier charme elles étalent à nos yeux éblouis tout l'éclat de leur beauté, puis disparaissent comme un rêve.

Ainsi en est-il des enfants, l'ornement des foyers ; de ceux-là qui semblent le plus promettre pour l'avenir et au sujet desquels les parents nourrissent les plus beaux rêves et se bercent des illusions les plus riantes. On les voit naître souriants, grandir en grâce et en beauté, répandre autour d'eux la joie et le bonheur, manifester dès leur jeune âge les plus grandes aptitudes ; et puis après avoir été des prodiges d'enfants, après avoir épuisé leur vitalité par le développement trop précoce de leur intelligence, leur force de résistance étant affaiblie, sous l'influence d'un état morbide quelconque on les voit disparaître eux aussi !

Hélas ! pourquoi en est-il ainsi ? Ne semblerait-il pas raisonnable que Dieu conserve aux familles les enfants dont les qualités de cœur et d'esprit donnent lieu d'espérer davantage ? ceux-là même qui semblent le plus en état d'aider plus tard à leurs parents, à faire leur bonheur, leur gloire peut être ! Est-ce un de ces mystères de bonté de la part de l'Éternel qui arrache aux bras d'un père éperdu, d'une mère éplorée, un enfant chéri, adoré, pour sauver ce petit être privilégié de l'amertume de la vie, et lui faire entrevoir le ciel avant que son pied n'ait été blessé sur les épines du rude sentier de l'existence.

Ne serait-ce pas aussi la conséquence de l'épuisement vital occasionné par le travail trop actif du cerveau de ces enfants prodiges ?...

Peu importe la cause qui préside à ces douloureuses séparations, votre cœur a bien saigné, Madame, et les larmes versées sur votre pauvre petit disparu ont été bien amères. Veuillez croire à toutes mes sympathies, et avant de vous laisser au souvenir du cher regretté, permettez-moi de vous rappeler ici que le rôle de la mère ici-bas ne se borne pas seulement à donner des citoyens à la patrie, mais s'élève jusqu'à devoir augmenter le nombre des bienheureux qui au-delà des bleus horizons se joignent aux anges pour entonner l'hymne éternel de la béatitude.

ALBERT CHEVRIER.

LE PARLEMENT MODELE.

La séance d'ouverture est un succès, et un des plus beaux à enregistrer dans les annales de l'institution.

L'Honorable M. P. E. Leblanc M. P. P. adroit à nos remerciements et à notre reconnaissance, et nous le prions de les agréer aux nom de notre Université.

M. Jules Leclerc, une gloire de l'avant dernier parlement voudra bien aussi nous croire flattés de l'honneur qu'il nous a fait d'avoir acceptée la charge d'orateur.

Parlons un peu de nos jeunes orateurs. Les proposeur et secondeur de l'adresse se sont non pas surpassés, mais ils ont donné de bons discours. M. A. Bertrand E. E. L. et M. Lefevre ont de l'enthousiasme et la mémoire des choses. Il est malheureux pour nos deux jeunes amis, qu'ils ne s'efforcent pas de faire disparaître un défaut de langue qui les mèneraient, qui sait ? à la gloire de Démosthène. M. Joseph Kelly, le chef de l'opposition, a fait un discours bien écrit, débité avec assez de talent. Qu'il nous pardonne de lui dire pour son compte et le nôtre, qu'il affectionne trop le même beau geste et la même belle voix. Il a les qualités d'un orateur, mais il en a les défauts.

M. G. A. Fauteux, le premier ministre est je me plais à le croire, le plus beau talent oratoire que nous avons parmi nous. Il a la voix chaude, beaucoup d'enthousiasme, un esprit de combativité, avec un bon bagage d'imagination. Ça ne fait pas de tort cela ! Nous n'avons pu remarquer de défaut chez-lui, mais nous sommes certains qu'il en a.

Quant à M. Emile O'Leary, il a du talent, de la facilité assez de suite dans les idées, et assez de choix dans les mots. C'est un orateur de tactique habile, ce qu'on pourrait caractériser, avec autant de justesse que possible, en disant que c'est un improvisateur très fort. Qu'il soit fier de son succès ! qu'il lutte encore ! Il est fait pour arriver ; et tous les orateurs qui l'ont précédé arriveront aussi.

On nous pardonnera d'avoir donné des esquisses de nos talentueux étudiants. Ils sont si dignes de remarque, que l'attention que nous avons aimé à leur prêter nous a fait découvrir en chacun d'eux presque des défauts et beaucoup de qualités et d'aptitudes.

• JEAN BART.

A NOTRE TOUR.

Heureux si nous pouvons nous aussi contribuer au succès de l'œuvre nouvelle, nous adresserons au nouveau-né tous nos souhaits de bienvenue et de brillant avenir—

Nous tenons aussi à remercier M. M. les Rédacteurs du Journal de "l'Etudiant" d'avoir pensé à nous et nous sommes fiers de voir notre emblème figurer au nombre des lettres de ce nom "d'étudiant" qui nous est si cher à tous.

Puisse notre bonne volonté vous aider dans votre tâche mes chers amis, et contribuer au succès de l'entreprise que vous avez si bien commencées.

LOUIS DESNOS

Président des Etudiants en médecine Vétérinaire.

CHRONIQUE MUSICALE.

Liste— du .1 Titre de "Marmontel"

Si la gloire de Chopin peut se comparer à une étoile perdue dans les profondeurs du ciel, brillant d'une lueur adoucie voilée, par le temps et la poésie des souvenirs, d'une aureole tremblante et mélancolique, celle de Liszt ressemble un astre éclatant, dont le seul défaut est peut-être le manque d'éloignement et la prodigalité de rayons.

Artiste prédestiné entre tous, comblé des dons de la Providence, armé en guerre pour toutes les luttes, doué d'une merveilleuse faculté d'assimilation rempli d'aspirations audacieuses vers le beau et vers l'inconnu, soutenu par une organisation physique et morale extraordinaire, possédant enfin des moyens d'exécution exceptionnelle. Liszt, a eu toutes les bonnes fées à son berceau. Dans le domaine de la virtuosité, un seul artiste Paganini, peut-être mis sur la même ligne pour la voie suivie et pour la perfection atteinte dans le domaine de la difficulté vaincue. Le célèbre violoniste et le pianiste illustre ont cherché les mêmes effets, provoqué le même enthousiasme par le charme inexprimable de leur poétique interprétation. Idoles du public, l'un et l'autre, ils ont tous deux sacrifié plus d'une fois à ce Catilisme et gâté leur prodigieux talent pour maintenir leur incomparable renommée. Ils ont eux-mêmes augmenté par des moyens factices l'éclat de cette lumière par fois excessive, que le temps, d'ailleurs, se chargera d'adoucir.

Liszt était artiste, amoureux de la gloire et du bruit, aimable, galant, ayant suivant la circonstance, le mot fin et la répartie gauloise ne dédaignait aucune des créations de Dieu et des beautés de la nature. Je citerai à ce propos un mot charmant adressé à une jeune et jolie femme par l'Abbé Liszt en soirée chez Rossini. Le célèbre artiste incliné très sensiblement sur les magnifiques épaules de Madame X... en toilette de bal était plongé dans une extase fort humaine, silencieuse mais intense. La jeune femme tressaillit tout-à-coup en saisissant ce regard. "Eh bien, M. Liszt"... mais, le galant virtuose, sans se troubler" (pardon, Madame, je regarde s'il vous pousse des ailes.) Le regard était une flatterie, et la réponse, un compliment. Liszt ne fut pas pardonné mais admiré. Il est fait à ce genre d'indulgence.

En assistant émue au grand concert donné par Mr. Ed... Clarke, Mercredi le 10 du mois de Novembre je faissais involontairement le rapprochement des deux virtuoses, Mr. Clarke n'est pas une étoile à tous les jours ni même de toute les saisons, mais bien un astre de première grandeur. Les connaisseurs ont admiré et jugé comme moi. Mr. a été délicieux dans la barcarole de Rubinstein mais il s'est surpassé et nous a enlevés à nous même dans l'étude du même auteur ainsi que dans Rigolette et les incomparables rhapsodies de Liszt. Les mânes du compositeur hors ligne ont du frémir d'aise dans leur tombeau.....

ALEXANDRINE,

Octur avait l'habitude de manger sans cesse du raisin. Un bon jour... il en avait plus.

Sa Soeur.— Où donc est rendu tout ton raisin ?

Octur.— Dans une "place privée" je crois.

La nuit Est Faite Pour Dormir.

LES OUVRIERS BOULANGERS S'AGITENT.

Ce Que Veut Le President M. Joncas.

"L'Etudiant" autant que faire se peut est indépendant des nuances politiques. Son axiome c'est "Justice pour tous." Toute cause noble trouvera chez nous un défenseur ardent.

Aujourd'hui nous sommes heureux de prendre en sérieuse considération la demande d'une classe de travailleurs, qui n'est certainement point la dernière en importance et en mérite, c'est des compagnons boulangers et de leurs contre-maitres, qu'il s'agit.

Le pain c'est la vie, donc sans le boulanger ou en serions-nous réduits? De fait, tous nous mangeons "notre pain quotidien" mais hélas nous ne pensons pas assez à eux qui font ce "panem quotidianum."

Ce sont les distributeurs de la manne, donc ils méritent notre attention et celle de la société tout entière.

Les compagnons et les contre-maitres Boulangers viennent nous demander aujourd'hui une toute petite faveur: ils veulent à l'avenir travailler le jour et reposer la nuit. Leur demande est rationnelle; au point de vue de l'hygiène, elle s'impose, en raison du principe admis de tous qu'il faut sanctifier le dimanche, elle est juste. Quant à ce qui touche à leur besogne, les ouvriers boulangers, travaillent le jour, se mettront à l'œuvre d'un travail plus reposé, plus naturel et plus efficace.

Pour ce qui est des ouvriers boulangers ils s'en trouveraient bien mieux, car actuellement ils sont forcés de dormir le jour et de travailler la nuit: ce qui est contre nature. Ils ne demandent que justice, et nous faisons appel, à tous ceux qui mangent du pain, de leur aider dans leurs démarches. Bon nombre de boulangers intelligents agissent d'après le règlement que nous demandons. En outre toutes les autorités médicales, sont en faveur d'une loi qui tendrait à ce but.

M. Frs. Joncas, l'actif et le zèle président de l'Association des compagnons et contre-maitres boulangers, expose les doléances et les griefs de l'Association dans la requête suivante. Cette requête sera présentée à la législature, et elle sera acceptée, nous en formons le désir, vu qu'elle est apostillée par toutes nos sommités médicales, qui en appuient les conclusions au point de vue sanitaire.

Voici le texte de cette requête:

Les soussignés compagnons, contremaitres et maitres boulangers ont l'honneur d'exposer les faits suivants:

Qu'il est de leur intérêt particulièrement ainsi que de l'intérêt public que les compagnons boulangers qui jusqu'à présent sont obligés de travailler la nuit, soient relevés de cette pénible et dure nécessité.

Que ce travail de nuit est des plus fatigants et des plus injurieux à la santé.

Qu'ils ont souvent demandé mais sans succès qu'une loi ou règlement fussent passés pour interdire ce travail.

Que de plus les soussignés ont été jusqu'à présent obligés de travailler le dimanche et qu'il est de moralité publique autant que conforme à la loi divine qu'aucun travail ne soit fait ce jour-là, surtout sans nécessité.

Qu'il est de toute évidence que le travail du dimanche ainsi que le travail de nuit ne sont pas nécessaire et le bénéficient à personne.

Que tout ce qui a rapport à l'exercice du métier de boulanger peut être fait avec plus d'avantage pendant le jour,

Qu'il y a aucune raison pour que les boulangers ne soient pas mis sur pied d'égalité avec tous les autres corps de métier qui ne travaillent que durant la semaine et durant le jour.

Que dans ces circonstances le soussigné prie les pouvoirs publics de vouloir bien faire en sorte qu'une loi soient adoptée par la législature de cette province pour venir en aide aux soussignés et faire disparaître le mal dont ils se plaignent.

Il ressort des explications verbales qui nous ont été données qu'il ne résulterait aucun inconvénient, ni pour le public, ni pour les patrons boulangers de la suppression du travail de nuit et du dimanche.

En effet, les ouvriers commençant leur journée à six heures du matin, le pain chaud pourrait être livré dès dix heures a. m., il n'y aurait donc que pour le déjeuner qu'on serait obligé de manger le pain de la veille, inconvénient bien mince, si l'on considère, au surplus, que le pain rassis est plus digestif et plus hygiénique que le pain chaud.

Certes, les réclamations de cette intéressante corporation sont sensées et pratiquement acceptables. Si l'on songe au réel désagrément que constitue pour les ouvriers boulangers l'obligation de travailler pendant la nuit et pendant la soirée du dimanche, tout le monde consentira sans doute au léger sacrifice qui résulterait de l'adoption de leur requête.

Dans la province d'Ontario, par exemple, une loi réglementant les conditions du travail interdit formellement le travail nocturne; dans beaucoup de villes, également le travail dominical est rigoureusement prohibé.

S'inspirant de ces exemples et confiants dans la justesse de leur protestation, les ouvriers boulangers sont bien résolus à poursuivre leur revendication par tous les moyens en leur pouvoir.

Nous espérons qu'ils obtiendront satisfaction et que tout s'arrangera au mieux de l'intérêt général.

N'importe, s'il leur prenait fantaisie de se mettre en grève et de nous laisser sans pain, ce serait drôle.

L'ACCUEIL DE LA PRESSE

A L'ETUDIANT.

Mille remerciements à tous nos confrères pour leur félicitations et bon souhaits. Ils s'adressent évidemment aux Etudiants en général, plutôt qu'au mérite personnel de ceux qui s'y dévouent. Cette interprétation posée, nous acceptons avec reconnaissance les vœux formés pour nous, tout en nous efforçant davantage, à l'avenir, de mériter les sympathies et l'encouragement du public.

Quelques citations intéresseront peut-être nos lecteurs:

LA MINERVE.

—“L'Etudiant”, tel est le titre d'un joli journal hebdomadaire qui nous est arrivé hier soir. C'est le journal des jeunes, celui dans lequel nos étudiants, que chatouille le désir d'écrire, feront leur premières armes. Ce premier numéro est très réussi tant au point de vue du fonds qu'à celui de la forme. Succès et longue vie au jeune confrère.

LES NOUVELLES

Le numéro de l'Etudiant, organe universitaire des Facultés de Laval, nous arrive bourré de bonnes intentions dans son programme qu'il semble cependant, un peu perdre de vue lorsqu'il exerce sa verve débordante, mais encore peu disciplinée, contre la *Presse* qui du reste, en a vu et en verra bien d'autres encore, si Dieu lui prête la vie. Il y a de la variété dans l'Etudiant : c'est l'indice que les collaborateurs sont nombreux et qu'il y a de l'enthousiasme chez cette vaillante jeunesse enthousiasme communicatif qui vous rapporte à une vingtaine d'années en arrière, à une époque où la police ne nous portait pas dans son cœur et où le bourgeois ami de la béate tranquillité, nous avait dans une sainte horreur ! Hélas tout passe ! que nos étudiants continuent à dépenser dans leur journal cette verve que ne sont pas venues encore paralyser les désenchantements de la vie. Quand sonnera pour eux l'heure des grandes responsabilités, ils sauront, comme leurs aînés, y faire face en hommes.

L'Etudiant sous la signature de ce vieil étudiant— toujours jeune M. A. N. Montpetit, nous rappelle les années de jeunesse de l'Hon. François Langelier et de l'Hon. J. A. Chapleau. Ces souvenirs sont utiles à rappeler dans un journal destiné à la jeunesse universitaire, car ils comportent un enseignement qui portera ses fruits.

Nous suivrons avec intérêt la carrière de l'Etudiant qui vient de faire ses premiers pas dans le domaine de la publicité.

LE MONDE ILLUSTRE

Bibliographie :

Nous recevons le premier numéro d'un nouveau journal : L'Etudiant, organe des élèves des Facultés de Laval.

C'est chose excellente de voir nos jeunes gens les plus instruits faire profiter, non seulement les leurs, mais le public en général, de leurs connaissances, de leurs observations :— mais surtout, c'est chose vraiment méritoire pour eux, que d'avoir créé cet organe par lequel ils pourront pousser leur meilleurs écrivains c'est-à-dire, presque tous les étudiants.— Nous ne saurions trop les engager à demander échange de notre nouveau bulletin, avec le beau journal faisant autorité : L'Etudiant catholique de Gand—Belgique.— Ils y verront ce que peuvent des jeunes gens unis.

Il y a quelques critiques à faire sur leur premier numéro ces critiques portent plutôt sur la partie matérielle que sur la partie littéraire ; ce n'est donc pas la peine d'en parler. Le deuxième numéro sera, nous n'en doutons pas, parfait sous tous les rapports.

L'AVENIR DU NORD

Nous accusons réception du joli journal l'“Etudiant”.

Il y a de tout dans cet organe universitaire et tout y est intéressant.

Que nos jeunes étudiants y exercent souvent leur plume et nous aurons une charmante revue, littéraire, spirituelle et instructive.

LES ETUDIANTS-PHARMACIENS

Comme on le voit, les étudiants-pharmaciens ont un conseil composé de jeunes gens très entreprenants. Ils désirent unanimement obtenir quelques privilèges des Pharmaciens leurs patrons ; aussi, sont-ils prêts à faire les démarches nécessaires pour arriver à ce but.

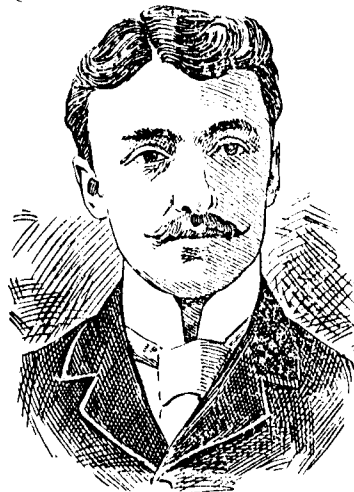
Que leurs patrons ne s'émouvent pas :

Les privilèges qui leur seront demandés seront d'un avantage plus grand pour eux-mêmes que pour les étudiants.



M. J. W. Lecours Président Honoraire des Etudiants pharmaciens, coin des rues Bonsecours & St. Denis

C'est ce qu'on appelle agir avec désintéressement, sinon, il y en a nulle part. Le public lui-même se réjouira, beaucoup, si les tentatives des étudiants portent des fruits. Ils méritent de réussir, et nous leur souhaitons. Quand des jeunes gens peuvent donner un maximum d'efforts aussi prodigieux que celui de servir et travailler de sept heures du matin à dix heures



M. Henri Lanctot, chimiste, 199 St Laurent, Vice président honoraire des étudiants pharmaciens, Photo J. A. Dumas.

du soir quotidiennement et sans excepter les dimanches, leur accorder quelques privilèges dont les patrons et les clients bénéficieraient eux-mêmes, est une mesure qui s'impose et se recommande. L'on sait d'ailleurs que les privilèges rendent les hommes meilleurs. Seront-ils donc excellents, nos amis les étudiants-pharmaciens !

Tentez le succès, amis, vous l'aurez, et nous vous le souhaitons.

XXX.

DANS LA VIE.

Heureux les hommes que rien ne préoccupe !

Ils ont une imprudence de moins, et une qualité de plus ; une qualité très nécessaire aux piétons dans notre siècle d'automobilisme...

O'était par une avant midi ensoleillé de fin d'Octobre ; il y a huit jours.

Préméditant un petit voyage, je revenais de quérir mon blanchissage auprès d'un des jaunes enfants au nez camus de Chine. Je montais la côte de la rue St Laurent, et je ne pensais à rien... ou plutôt, je pensais à tant de choses que je ne pensais à rien... Presque en même temps que moi un tramway faisait pareille ascension en grondant. J'arrivai à la traverse Sherbrooke, préoccupé toujours, et n'entendant rien de ce qui pouvait crier ou faire vacarme autour de moi. Pourtant quelque chose me suivait je vis soudain deux amis me sourire de l'autre côté ; ils semblaient attardés. Je les saluai en traversant... quand, j'entendis un coup de cloche, un seul, à trois pouces de mon corps..

Je fis, je crois un bond très long ; je n'eus pas la présence d'esprit de le mesurer.

Sauvé ! cette fois encore ! Seigneur ! Et, pendant que je reprenais haleine après cet effort, le garde moteur me cria avec un reste de sa chaire de poule dans la voix :

"Vous n'entendez pas la cloche donc!" — mais, lui répondis-je, avec un rire presque stoïque, et me retournant pour le bien regarder en face. Le tramway continua, je filai mon chemin en songeant un peu aux lugubres tintements de mes glas dont je venais de m'épargner la seule audition...

J'avais frôlé la mort...

Aussi, pourquoi les garde-moteurs sonnent-ils si fort ? L'oreille mérite d'être respectée ! Quand on l'étourdit elle n'entend rien.

C'est bien malheureux que la vie puisse tenir à un coup de cloche que l'on n'entend pas ! Ne sait-on pas que le collège nous a gâté l'oreille, et que nous ne devons pas être faits, nous, pour le progrès des sonneries...

Après cet accident manqué, je pris le train pour aller revoir ma petite ville, où le soleil, entre autres bonnes choses qu'il peut faire, est employé spécialement à sécher les madriers et les planches. Pendant que le convoi m'emportait à travers tous les valons et les plaines couverts encore de barbes de blé, laids autant que possible, avec un air de *vastitude* véritable expression de vieillesse automnale. Je remarquai, non sans surprise, combien il pouvait être dangereux pour moi de me laisser emporter ainsi. Avec cela, dans le wagon, des enfants qui vous regardent avec de grands yeux tristes du désir de l'arrivée ; des hommes endormis qui s'éveillent un peu pour risquer un œil sur le nouvel entré ; mais encore plus : des femmes soucieuses de rapporter avec elle, comme Pénélope, leur cœur à leur Ulysse, et, quelques vieux *soupirants* auprès d'elles.

En regardant obliquement je vis, en effet, une jolie brune, et non loin d'elle, en face presque, un vieillard de soixante ans, rose et frais, qui la réluquait pour son compte. La dame brune aux yeux bruns paraissait avoir trente ans.

Puis, le vieillard changea de place en s'approchant toujours d'elle ; et puis encore, et encore et quant il fut à portée de bouche : — Vous êtes jeune fille ?

Ouida ! monsieur ! jeune fille avec deux enfants, et, je ne suis point veuve, ajouta-t-elle en accentuant le... point

Mais, reprit le vieux "soupirant," votre mari est-il loin d'ici ? — Je le retrouverai tout à l'heure monsieur.

Ah ! oui, comme ça... c'est très bien. Mais...

Et le bonhomme se tut et fit un soupir en regardant la dame.

Croyez-vous, par hasard, monsieur, que je jetterais son cœur dehors.

Et, la dame brune se prépara à descendre.

Le pauvre homme... Galant, il s'offrit pour aider la dame.

Mon mari doit m'attendre, dit-elle.

Le train stoppa. Ils descendirent. Mais le vieux frais et rose, revint en marchant précieusement comme s'il eut porté le cœur de la dame brune...

Mais hélas ! ce pauvre vieillard me fit aussi penser à Novembre. Novembre, le mois des décrépitudes, le mois des choses grises et des couleurs sombres ; le mois de la mort des roses et des feuilles mortes des arbres nus ; le mois pendant lequel la piété filiale erre dans les cimetières et dépose les dernières couronnes de fleurs agonissantes sur les tombes dénudées ; Novembre, le mois des prières... Et, je descendis du wagon avec dans le cœur un triste sentiment, tandis qu'à basse voix je disais en me le rappelant ce vers terrible de Corneille.

"Chaque instant de la vie est un pas vers la mort."

Et je m'étonnai d'entendre s'agiter en moi quelques âmes disparues que Dieu garde avec lui...

8 Novembre 1897.

HENRY DESJARDINS.

Le Dr. Nansen, au Château Ramezay.

Jeudi, il y avait foule au château de Ramezay, de 3 à 6 heures P. M. — Tout le Montréal "select" s'était donné rendez-vous dans les antiques salles bien décorées pour recevoir le célèbre explorateur. Dans la salle d'honneur le drapeau Norvégien occupait la première place. L'orchestre Quivron, fit entendre les plus jolis morceaux de son répertoire, et à l'arrivée du Dr Nansen, un air bien Scandinave et parfaitement exécuté parut être sensible à ce dernier. Le docteur Nansen, possède une physionomie très douce et cependant on croit y lire toute l'énergie des entreprises colossales. Et l'enthousiasme qu'on lui a démontré est très mérité. N'est-ce pas un prodige, qu'il soit revenu des régions arctiques, lui qui s'est aventuré le plus loin vers le pôle ? Il a bravé la mort, cette mort affreuse que presque tous ces prédécesseurs ont trouvé dans les glaciers polaires !

Cette mort plus terrible et plus effrayante que les autres, dans le silence de la solitude éternelle. Après une adresse de bienvenue, le juge Baby, présenta tous les invités anxieux de donner une poignée de main bien franche au hardi navigateur.

Des rafraîchissements divers attendaient les invités dans les vastes souterrains du château.

En un mot, ces sortes de fêtes, chez M. M. les antiquaires sont tout simplement ravissantes. Au milieu de toutes ces choses des temps passé, l'âme ne peut faire autrement que d'évoquer les figures ancestrales qui ont vécu entre ces murs. Et mes charmantes Montréalaises, assises devant les vastes cheminées où flambait le bon feu, semblaient de toutes mignonnes marquises du XVIIIe siècle, prêtant une oreille attendrie aux madrigaux inoffensifs de galants chevaliers.

G. C.

LA PROIE

—PAR—

HENRY BERENGER

I (Suite)

Ma candidature faisait des progrès sensibles. Mon concurrent opportuniste, le professeur Mondrel, était un bourgeois timoré que les grossièretés des réunions publiques mirent en fuite dès les premiers jours. Le boulangiste, fort de sa racaille, me faisait une guerre féroce ; mais nous tenions bon, et j'avais sur lui l'avantage d'une renommée intellectuelle. Les journaux m'aidaient puissamment, car presque tous leurs reporters étaient mes camarades. Les socialistes révolutionnaires, trop peu nombreux pour présenter un candidat, mais ennemis farouches de Boulanger comme de Ferry, approuvaient l'énergie de mes critiques sociales. En même temps, diplomate courtois, je m'abstins d'injurier mon concurrent gouvernemental, et il fut convenu, entre le professeur Mondrel et moi, qu'au ballottage le moins favorisé se désisterait en faveur de l'autre.

Le dimanche du scrutin arriva, journée brûlante et poussiéreuse d'été, que je consumai avec quelques dévoués amis dans l'horripilation silencieuse de l'attente. De sept à neuf heures du soir, on nous fit passer des résultats. Ils étaient incertains et contradictoire ; ils ne firent qu'exaspérer mes nerfs. Enfin, à neuf heures et demie, le total officiel des votes nous fut communiqué. Il se répartissait ainsi :

Inscrits : 8,092. — Votants : 7,240.
Majorité absolue : 3,921

BOULAY, boulangistes.....	3 796
ROZEL, républicain indépendant..	1 105
MONDREL, radical.....	1 884
Blancs et nuls.....	35

Il y avait ballottage et je devenais le candidat unique des républicains au second tour. Le déportage des voix, attestait la possibilité du triomphe. Ce succès décupla l'énergie de mes partisans. Le professeur Mondrel,

soucieux de rester sympathique aux étudiants, le désista d'une manière flatteuse pour moi. Les deux semaines qui suivirent furent vraiment passionnantes. La chaleur de la saison avivait l'ardeur des partis. Boulangistes et républicains se hurlèrent, rue par rue, jour par jour, en des meetings violents.

L'attention de toute la France fut portée sur ce duel entre intellectuels et démagogues que le lieu comme les circonstances rehaussaient d'un relief si original. En ces derniers jours, ma personnalité ne compta plus, mon nom devint un symbole. Je puisai dans l'exaltation de ceux qui m'entouraient une énergie qui me soutint jusqu'au seize juin. Ce jour-là, presque tous les électeurs avaient pris part au scrutin. Sur 7,961 votants, je fus élu par 3 998 voix contre 3912 accordées au courtier en vins. Quatre ving-six voix de majorité m'envoyaient siéger au Parlement. J'avais vingt-six ans trois mois.

Lorsque vers une heure du matin, ayant pris congé de mes partisans, je quittai le café de Cluny où s'était célébré notre succès, la nuit d'été commençait à fraîchir. Un grand souffle raviva mes poumons opprimés par le gaz. J'étais saturé du bruit, de la lumière et des hommes. Je cherchai la solitude et le silence. Craignant d'être reconnu et accablé si je rentrais chez moi par le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot où criaient encore des bandes d'étudiants et de femmes, je fis un long détour et je suivis le boulevard Saint-Germain, la rue de Seine et la rue de Tournon. Le calme de ces quartiers endormis coula dans mes sens comme une boisson délicieuse. A la cantonade, des cris hilares de "Vive Rozel !" retentissaient dans la sonorité de la nuit. Ce dernier écho de mon triomphe m'agaça plutôt. Mes nerfs étaient si agités que j'eus la certitude de l'insomnie si je remontais chez moi. Il me plut de contourner le jardin du Luxembourg par le circuit de la Pépinière et de l'Observatoire. Sous les marbres noirs d'un ciel hautain glissaient des mouselines très blanches, et la brise des ténèbres était si profonde qu'elle semblait faire scintiller les étoiles elles-mêmes.

Nobles rues solitaires de Vaugirard et d'Assas par combien de nuits pareilles ne vous avions nous pas remontées, quelques camarades et moi, étudiants ignorés, qui jusqu'aux premiers frissons de l'aube derrière les noirs feuillages prolongions des exaltations métaphisiques ! Dans cette nuit, à lueur des derniers becs de gaz, sur les murs du jardin et des maisons, s'étalait en lettres d'un pied de haut la réclame indéfiniment multipliée de mon nom : "Raoul Bozel". Ce nom que j'avais porté si obscurément fier, quel grossier tapage en défloraient l'intime noblesse ! Plus encore que l'écho des vivats hilares m'acclamant à la cantonade, ces affiches violentes me furent pénibles.

En vain l'odeur mouillée et de miel émanait des marronniers et des pelouses, en vain le paysage essentiel s'ennoblissait sous la rosée des étoiles. La nausée de toutes les promiscuités où s'était faite mon élection me remonta dans l'âme, et j'en dus subir le long vomissement amer.

Quand j'eus remonté les cinq étages de l'apparte-

ment que j'occupais dans la partie haute de la rue Gay-Lussac, l'odeur renfermée d'un jour chaud m'étouffa. Je me jetai sur mon lit pour dormir. Mais les images de trop de sensations me tyrannisaient. Leurs déformations grimaçantes s'accrurent. Je me relevai. J'allumai des bougies. Leur éclat me brûla les yeux sans m'apaiser. Je refis la nuit dans ma chambre, et j'ouvris toutes larges mes deux fenêtres sur Paris.

Une irradiation blanche s'élargissait à ma droite. Une couronne de lumière semblait posée au loin parmi les violettes de l'aube. C'était Montmartre. La ville émergeait silencieusement des reposoirs nocturnes. En cette heure glacée, elle prenait, de la géométrie de ses maisons et de ses voies, l'apparence d'un cimetière de l'humanité. D'antiques monuments s'y détachaient comme les chapelles funéraires des siècles. Je me représentai que dans cent ans au plus les deux millions d'être humain qui dormaient là seraient en effet des morts, et que moi, qui m'agitais pour être connu d'eux, je les aurais précédés ou rejoints. Ma pensée vacilla dans les frissons de l'aurore, et la mélancolie de la mort me fut plus apaisante que toute chose. J'avais atteint le point de vue d'où l'on se juge.

"Voici, pensai-je, qu'en moins de dix mois, tu as moulé ta chétive existence au modèle que tu avais imaginé tout enfant. Plus heureux que la plupart, tu as projeté au dehors ta nature sans qu'elle en ait été défigurée ni bafouée. Déjà les hommes se sont habitués à ton nom, et pour le rendre légendaire tu n'as plus qu'à marcher vers l'histoire. Ne crains pas que le génie de ta race t'abandonne. Tu es venu pour lui donner une figure encore inconnue. Ces peuples endormis dans les grisâilles de l'aube attendent de toi ou de ton semblable la parole qui harmonisera leurs labeurs, et le geste qui ordonnera leurs actes. Pourquoi donc es-tu si triste, toi qui veilles pendant que les autres rêvent, toi dont le cerveau reste lucide, quand les leurs s'égarerent aux vents du songe ?

Ah ! je voudrais dormir aussi ! Je voudrais être comme ceux qui poursuivent dans leur sommeil un embrassement mutuel. Il est vrai qu'ils dorment, mais en dormant ils s'entraiment. Moi, je n'ai vécu qu'avec les morts, et je n'ai aimé que ceux qui ne sont pas encore. La lettre imprimée et la parole publique ont tramé entre mes semblables et moi d'infrangibles réseaux. Quand j'évoquais les fantômes de l'histoire, j'ai dû quitter la compagnie des vivants, et quand je suis revenu vers eux, ils ne m'ont été que des instruments. Et maintenant, je suis seul dans ma célébrité !

Cette sensation de solitude absolue me fut intolérable parmi les roses plus vive de l'aurore, qui déjà coloraient mon balcon et toute la ville. Le soleil cerise s'élargissait dans les oranges resplendissantes de l'orient, et un violet blanchâtre, comme de prunes encore intactes, duvetait les lointaines collines.

Oui, continuai-je d'innombrables créatures humaines me connaissent et me connaîtront, mais pourquoi n'aurai-je pleuré avec aucune d'elles ? Ma mère essuyait-elle jamais mes larmes ? Petit garçon, j'étais déjà si fier qu'entre son âme et la mienne j'avais remarqué des distances. J'ai si bien pétrifié ma statue que per-

sonne n'a plus cherché le chemin de mon cœur. Mes amis ne m'ont été que des compagnons utiles ou agréables ; aux femmes je n'ai demandé que des délivrances rapides, et les déshérités ne m'ont procuré que des émotions de pensée. Oh ! être saint Vincent de Paul ou le chevalier des Grioux plutôt que Bonaparte ou Disraeli ! La sécheresse de mes ambitions m'étouffe, J'ai soif du goût chaud et salé des larmes humaines".

J'avais la gorge aride. Je saisis une carafe d'eau claire, j'en bus un long trait, et je versai le reste sur mon front et mes mains qui brûlaient. Je m'assoupis.

Alors, dans la profession d'une aurore de juillet, s'avança l'image de la femme qui rassasierait mes désirs. Elle était grande et noble, et dans ses yeux de mer agitée se fondaient toutes les nuances de la sensibilité humaine. Son corps était parachevé d'étoffes somptueuses et légères, et la blancheur de ses mains s'avivait d'un anneau de diamants et de perles. Son front bombé par la pensée était adouci par le soir brun de ses cheveux, et l'ironie de son sourire approfondissait la tendresse de sa bouche. C'était la fille des civilisations occidentales. Dans sa démarche comme par son visage elle apparaissait l'héritière des siècles patriciens. Comme les fleurs de sa pensée devaient être secrètes, et les fruits de son cœur savoureux !

a suivre

LA PROIE

Tel est le titre du feuilleton dont L'ETUDIANT a commencé la publication.

C'est plus qu'une histoire c'est un Drame, un de ces Drames mouvementés, qui suffisent à faire la réputation de l'homme qui a été l'auteur, et du théâtre qui en a été l'interprète

LA PROIE

C'est la mise en scène des plus fortes passions chez l'homme, dans les circonstances, qui, pour être de la vie réelle, n'en sont pas moins, pour quelques une d'entre elles d'un caractère dramatique des plus saisissant. C'est le premier d'une série de feuilletons comme jamais il n'en a été publié au Canada.

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE INTERNATIONALE,

A le plaisir d'annoncer a ses nombreux amis et au public qu'elle vient de faire l'acquisition d'un matériel d'imprimerie complet et qu'elle peut faire toute sorte de travaux de ville (Job) depuis la plus petite carte de visite jusqu'au grand placard et affiche, et à des prix qui défont toute compétition.

Elle fait de plus.

Liures,

Brochures,

Factums.

Ramphlets,

Journaux,

Circulaires,

BLANCS DE COURS ET AUTRES, Y COMPRIS TOUS LES BLANCS SPECIAUX DE LA NOU-
VELLE COUR DES MAGISTRATS.

ETC., ETC.

LA CIE. INTERNATIONALE,

Sollicite respectueusement le patronage de tous ceux qui veulent être servis promptement et a des prix défont la concurrence. On voudra bien adresser toutes communications

17 GOSFORD, Montreal.